



Une saison à apprendre l'art du combat

A la fin du cours, qui s'était déroulé hors du temps, le professeur et maître des lieux quitta l'espace si vite qu'il sembla laisser les pratiquants encore ébahis de ce qu'ils venaient de voir, un peu comme si le comédien du rôle principal d'une représentation théâtrale quittait la scène soudainement, sans rien attendre du public, privant ainsi celui-ci de remerciements ou d'applaudissements qui auraient pu signifier toute l'admiration devant une chose magistrale qui vient de se produire. De cet art éphémère, dont la durée est si courte car ce n'est que la durée du geste lui-même, il ne restait plus rien, sauf une retenue électrique qui était presque palpable dans un lieu désormais déserté. Par contraste, je compris

pour la première fois ce qu'était réellement qu'habiter un espace. C'était presque le hanter.

Ce qui se jouait là entre les quatre murs du dojo était la vie elle-même, la vie tout entière, plus rien ne pouvait exister au dehors. Réplique quasi-parfaite d'un cosmos dont le créateur aurait été assez farceur pour en recommencer la création plusieurs fois par jour, création dont le cycle indéfiniment répétitif ne pouvait que finir par donner le tournis, celui se devaient éprouver les mystiques face à la révélation du *samsara*. C'était comme si c'était lui qu'il avait toujours attendu, lui qui allait le connaître à la perfection, lui qui semblait déjà même le connaître depuis toujours. C'était une évidence silencieuse et partagée, forte au point qu'il aurait pu tuer ou être tué pour ce lien aux couleurs de l'ancien temps: le respect, la fidélité, l'endurance, l'abnégation, et le sacrifice.

On était devant lui comme on peut être devant un animal sauvage, on pouvait l'admirer oui, certes, mais le risque demeurait de s'approcher trop près. Il restait dangereux, impossible à domestiquer, résolument non-familier. Le danger qu'on éprouvait ne faisait qu'accroître l'adrénaline et s'en suivait un état de tension extrême, comme si l'on était tiraillé entre deux forces contraires, opposées, irrésolues, insolubles, un état entre la création et la destruction, entre l'amour et la haine, entre la vie et la mort; rien de moins. Et puis, il fallait être bien éveillé et sans plus de réflexion, à supporter physiquement des forces telluriques au bord de précipices.

« Tout bouge, tout se meut, le mouvement est le principe premier », disait-il. Impossible de savoir s'il parlait du mouvement des planètes ou du mouvement des corps.

« C'est là le principe de la vie. Emporte dans tes mouvements tout l'univers ».

Il avait cette façon de ne jamais nous regarder directement, ou plutôt nous regardant, c'est comme si il regardait déjà au delà, derrière, ou tout autour, comme s'il pouvait étendre son champ de vision bien au delà des objets ou des hommes posés devant lui, comme si pour lui l'espace était plus grand. On se sentait transparents. Son regard ne s'arrêtait pas sur les choses, il n'était gêné par rien. Il disait aussi : « quand tu portes un coup, ne le porte pas sur la personne, mais porte le jusqu'à l'endroit où tu voudrais qu'elle aille. Porte le coup plus loin que le coup. Sois toujours au delà ». Il disait encore: « il ne faut pas chercher la paix, mais la tranquillité dans le dérangement ». Ou encore, « ne commence le combat que si tu as déjà gagné ». Ou encore, « quand tu frappes, ne regarde pas les yeux de ton adversaire, ni le mouvement de ta main ou de ton arme, détache ton regard d'un quelconque point particulier. Il faut que tu gardes une vision d'ensemble ». « Ce n'est pas ton regard qui doit se concentrer sur un point, mais ton esprit ».

Il cultivait l'économie du mouvement, la dispense d'énergie inutile. La parole elle-même, chez lui, semblait être soumise à ce régime d'économie. Il ne parlait que quand c'était nécessaire -et encore, il trouvait souvent cela superflu; pour lui, la parole venait simplement compléter ou remplacer ce qu'il n'avait pas pu montrer par le geste. Wittgenstein écrivait « ce dont on ne peut parler, il faut le taire » , lui semblait avoir créé la variante « ce que je n'ai pu montrer, il faut le dire ».

Il était de ceux qui savent aimer sans paroles.

La sobriété sérieuse et précise des gestes mille fois répétés ne pouvait s'attacher qu'à une forme intériorisée des émotions, et en vérité, celles-ci étaient si habituées à être tuées qu'elles avaient depuis longtemps renoncé à s'exprimer. Le visage impassible, le regard inatteignable, la parole retenue, le corps immobile et pourtant léger, les mouvements mesurés et contrôlés - tout

semblait indiquer une froideur excessive, c'était là ce qui en effrayait plus d'un, qui résumaient la chose par une formule qui faisait l'unanimité silencieuse: « c'est un homme dangereux ».

Ce qu'ils ne voyaient pas, c'était que la résignation apparente dont faisait preuve le maître, et qui se confondait si bien avec de l'indifférence, n'était que le signe d'une pudeur accrochée au corps. La retenue dont il faisait ainsi preuve devait ressembler à un vieil amour, qui depuis longtemps avait imposé ses règles sans pourparler aucun, comme on prend possession d'un territoire ennemi. Patiemment était ainsi creusé un trou immense, un puits noir, une cave souterraine, où venait tomber chaque émotion pour ne plus jamais en ressortir. La profondeur était telle qu'elle ne faisait qu'absorber indifféremment la chute des ressentis, si bien qu'ils ne faisaient qu'un bruit sourd en touchant le fond et ne renvoyaient à la surface qu'un imperceptible écho.

Mais il arrivait que parfois, les émotions enfoncées dans le confinement le mieux gardé de son être se mettent à s'agiter, soit que celles-ci étaient trop nombreuses, soit trop fortes, ou enfermées depuis trop longtemps -et qu'alors, d'émotions pures elles s'étaient muées en sentiments irréfutables. Un tel débordement devenait très rapidement intolérable pour le maître, qui ne ressentait de façon colérique qu'un incendie dont la cause restait pour lui confuse.

C'est qu'on oublie que pour ceux qui, comme les montagnes, sont faits de pierres, le risque est que parfois leurs entrailles rocheuses se transforment en lave brûlante, et qu'alors ils deviennent des volcans.